

# Variation sémantique et jeu de la référence : le cas de la réduction de signes

BRUNO COURBON  
Université Laval, Québec

*L'intérieur de la cabine de l'avion. Bess, Bob, Dick et Joe, autour d'une table, jouent aux cartes. Pat, à une autre table, tape à la machine. Sur une couchette, Ed dort. Sur une autre couchette, Sue, allongée, lit un magazine, la tête sur les genoux de Jack, assis dans l'angle. Nan se fait les ongles des pieds. Jim, par intermittence, va et vient entre la cabine et le poste de pilotage.*  
(Michel Vinaver, *L'ordinaire*, Arles, Actes Sud, 2002 [1983], p. 7)

## 1. Introduction

Les signes issus d'une réduction comme *télé(vision)*, *perso(nnel)[le-ment]* ou *annif/ anniv(ersaire)* sont en général considérés sur le plan de leur forme matérielle ou comme l'expression d'une certaine familiarité. Vu sous cet angle, leur intérêt théorique est plutôt mince. Bien qu'il ait de longue date été pris comme objet d'étude, le « vocabulaire familier » reste dans l'imaginaire scientifique une marge du lexique. Une impression normative voudrait qu'il soit anecdotique. N'examiner ces signes réduits que comme de simples formes matérielles ne permet d'appréhender le phénomène que relativement à des contraintes d'agencement ou de position (Monnot 1971, Mahler 1987). Dans le meilleur des cas, lorsque ces contraintes positionnelles coïncident avec un élément signifiant (p. ex., avec un *-o* final), la dimension sémantique est évoquée (George 1980 : 33–34, Antoine 1993 : 34 et suiv.).

Est abordé ici sous l'espèce de la réduction de signes un aspect de la question du rapport entre référence et langue, à savoir le rôle des références dans la sémiotisation des formes dites « tronquées ». L'étude porte sur des unités lexicalisées dans l'une au moins des diverses communautés francophones. Des corpus de productions écrites (presse et forums électroniques) ainsi que des inventaires lexicographiques ont été exploités afin de vérifier certaines hypothèses.

## 2. La réduction sémiotique

### 2.1 Premiers constats

#### 2.1.1 Aspects sémantiques de la réduction sémiotique

Le phénomène de réduction comporte un intérêt double sur le plan sémantique.

D'une part, par leur alternance effective ou virtuelle avec une forme plus longue, latente, les signes réduits offrent un cas intéressant – parce que tangible – de variation sémantique. Nous parlons d'alternance virtuelle, car dans certains cas comme *vélo*, la forme longue, devenue désuète, n'alterne plus dans l'usage effectif avec la forme qui en résulte : il y a alors distorsion entre une habitude lexicale (dire *vélo*) et la mémoire estompée du signe originel (en l'occurrence, *vélocipède*).

D'autre part, la portée signifiante de l'alternance signe réduit / signe long (autrement dit : la raison d'être de cette variation) oblige à s'interroger sur les motifs qui ont pu conduire à les distinguer l'un de l'autre. Ce type d'alternance dirige l'analyse vers des espaces de pratique spontanée de la langue, puisque c'est en général dans ce type d'usage qu'apparaissent les formes réduites. En référant *différemment*, l'énonciateur exprime sa relation à la réalité présentée. Il indique aussi la nature de la relation qu'il entretient avec ses co-énonciateurs. Une unité réduite entre en relation avec le signe dont elle procède. Lors de l'établissement de son signifié, son sémantisme est déterminé par un

mode de présentation référentielle. Le phénomène de réduction peut aussi être examiné à travers l'écart, sur le plan normatif, entre la forme réduite et la forme longue correspondante.

### 2.1.2 *Les signes réduits dans les répertoires lexicographiques : un traitement en clair-obscur*

Afin de prendre la mesure de cet écart, nous avons observé le traitement lexicographique de 235 unités apocopées en *-o* issues d'un inventaire publié sur le site Projet Babel (PB)<sup>1</sup> et analysées dans le logiciel Antidote 8. Sur 235 formes, 54 (soit 23 %) n'ont pas été reconnues. Les lacunes de la description reflètent la labilité de cette partie du vocabulaire. Sur 600 mots apocopés usuels qu'examinait Antoine (1993 : 31), seulement 39 % et 48 % figuraient, respectivement, dans les nomenclatures du *Petit Larousse* et du *Petit Robert (PR)* de 1990. Des 100 premières unités apocopées en *-o* relevées sur PB (ordre alphabétique), 64 sont répertoriées dans le *PR 2014* (36 % de lacune pour cet échantillon). Près des deux tiers (40 sur 64) figurent dans l'article correspondant à la forme longue<sup>2</sup>. Par exemple, *ado* figure sous **adolescent**, précédé de la marque « abrég. fam. ». Des 181 formes identifiées par Antidote (235–54),

- 2 (soit 1,1 %) sont présentées comme rares,
- 135 (soit 73 %) sont associées à des registres informels.

Aucune forme n'est présentée comme soutenue ou archaïque. Une partie des mots restants (p. ex., *bolo*, *carbo* ou *exo*) ont été mal analysés, comme des homonymes ou comme des éléments de formation. C'est en définitive plus de 90 % des signes issus d'une réduction en *-o* qui devraient comporter un marquage informel. La proportion est semblable

---

1 L'intérêt de cet inventaire réside dans le fait qu'il a été réalisé par des internautes (source vive).

2 Ce qui procède bien sûr d'un choix qu'explicitaient les lexicographes du *PR* dès l'édition de 1993 : « Toutes ces formes [écourtées] [...] ont été signalées dans le dictionnaire, et beaucoup figurent à la nomenclature où elles renvoient le lecteur au mot complet. » (Préface : xv).

dans le *PR 2014* : 53 unités sur 64 (soit 83 %) reçoivent un marquage de type familial. Contrairement aux unités marquées, qui en général ne figurent pas en tête d'article, les unités non marquées sont placées en entrée d'articles, ce qui indique qu'elles ne sont plus subordonnées à leur forme longue d'origine. Des 181 unités à l'origine des formes réduites examinées, 2 seulement (*branleur* et *cradoque*) comportent un marquage de type « (très) familial » dans *Antidote*. Les formes longues comme *cyclomoteur* ou *logotype* tendent par ailleurs à n'être employées que dans des espaces d'expression limités, comme l'observait Rey-Debove (1964) à propos du mot *métropolitain*.

## 2.2 Dire et produire la réduction sémiotique

### 2.2.1 Un point de vue morphophysique n'a pas de sens

Parce qu'elle implique de retrancher de la matière, la réduction des signes est décrite dans les ouvrages de référence comme un phénomène physique (Neveu 2004, Dubois *et al.* 2007). Conduit-elle à la formation de synonymes ou de variantes, d'extensions sémantiques ou d'homonymes ? Ces questions sémantiques sont éludées<sup>3</sup>. Or, il est difficile d'envisager un modèle de formation lexicale dont les principes soient exclusivement physiques : nous verrons que la réduction sémiotique est en fait d'abord un phénomène sémantique. C'est parce que certaines réalités sont conçues de façon différente que les signes qui servent à les dire sont altérés.

### 2.2.2 Terminologie

Sur le plan terminologique, ni *abrègement*, *abréviation* et *troncation* (et les spécifiques *aphérèse*, *apocope*, *syncope*), ni *acronymie* et *siglaison*<sup>4</sup> ne font consensus. La troncation est parfois nommée *abréviation*

3 Le constat suivant que dresse Frei (1929 : 125) : « la coupure se fait très souvent sans qu'il soit tenu compte de la limite entre radicaux et suffixes » devrait pourtant inciter à s'interroger sur la valeur sémantique des réductions.

4 Lambert (2013) montre que les définitions de ces deux derniers termes se contredisent d'un auteur à l'autre.

(Monnot 1971, Mahler 1987) ; *abrègement* est générique pour certains auteurs, tandis qu'*abréviation* est spécifique ; pour d'autres, ce sont des équivalents. Ce chassé-croisé terminologique reflète une certaine confusion dans l'appréhension du phénomène de la réduction.

Le terme *réduction* (*sémiotique*) a été retenu pour spécifier un type de transformation de la représentation sémantique qui se manifeste par un raccourcissement de la forme matérielle du signe. Le terme *troncation*, plus concret, néglige l'ordre de faits sémantique, pourtant primordial. De même, les termes *abréviation* ou *abrègement* mettent essentiellement l'accent sur la brièveté de la forme physique. Certes, les réductions peuvent aussi servir à gagner de l'espace ou à aller plus vite (ce qui est la fonction première des abréviations), mais la plupart d'entre elles sont motivées par d'autres facteurs que le souci d'économie. Celle-ci n'est en réalité qu'un effet collatéral.

### 2.2.3 Signes réduits usuels vs abréviations conventionnelles

On distinguera les signes réduits usuels, employés tant à l'oral qu'à l'écrit, des abréviations « conventionnelles », qui sont principalement utilisées afin de raccourcir les formes graphiques de signifiants. La première catégorie comporte des unités telles que *promo*, *réduc* ou *teille* (réduites de *promotion*, *réduction* et *bouteille*), la seconde des abréviations comme *fasc.* ou *D<sup>r</sup>* (abrégées de *fascicule* et de *docteur*).

Les abréviations conventionnelles ne sont d'abord pas destinées à la communication orale. Par exemple, les mots *beaucoup* et *petit* peuvent être abrégés en *bcp* / *bp* et en *ptt*. Au lieu d'oraliser telles quelles ces abréviations, on prononcera les mots au long. Ces abréviations posent parfois des problèmes d'interprétation à la lecture de textes dont une partie des codes abrégatifs échappe. La restitution du mot abrégé est conditionnée par la connaissance de la convention. Si l'unité-source n'est pas connue, la lecture d'une abréviation (ex. : *P. Garoudon*) pose problème (est-ce *Pierre*, *Pascale* ?... *Père* ?). Abréviation (conventionnelle) et réduction (usuelle) peuvent coïncider, comme c'est le cas de *bacc.* / *bac*(*calauréat*) ou de *doc.* / *doc*(*ument*). Toutefois, soutenir – comme le font Groud et Serna (1996) ou Kerleroux (1997 : 159) – que la troncation serait d'abord orale (ce qui la distinguerait de l'abréviation) provient d'une confusion

entre oral et oralité. Oral et écrit n'étant que des canaux de réalisation, les tronctions peuvent très bien être produites d'abord à l'écrit.

### 2.3 De la variation dans la variation

Les réductions de signes présentent parfois une variation croisée. Par définition, il y a variation d'une forme courte par rapport à une forme longue. Mais il peut aussi y avoir variation dans la forme même que prennent les signes réduits. En voici quelques exemples<sup>5</sup> :

- *baccalauréat* réduit en *bac* (F, Q) ou *bacc* (Q) ;
- *cafétéria* réduit en *caf*(Q), *café* (Q) ou *cafète* / *cafét'* / *cafet'* (B, F, S) ;
- *compétition* réduit en *compé* (Q) ou *compète* / *compét'* / *compet'* (B, F, S) ;
- *diapositive* réduit en *dia* (B, S ?) ou *diapo* (B, F, Q, S) ;
- *kilomètre* réduit en *kil* (F) ou *kilo* (Q).

La forme réduite peut aussi changer dans le temps :

- (*muscles*) *abdominaux* réduit en *abdoms* (Groud et Serna 1996) ou en *abdos* (aujourd'hui) ;
- *à tout à l'heure* réduit (plutôt en Europe) en [atuta] (Mahler 1987) ou en [atut].

Un examen sommaire des formes réduites *négo* et *resto* et des formes longues correspondantes (*négociation* et *restaurant*) dans les quotidiens

---

5 Les marques régionales (Belgique, France, Québec, Suisse) n'indiquent pas un usage dominant, mais seulement l'existence de la forme dans l'une des régions, sans exclusion d'aucune autre. Il ne s'agit pas ici de résultats d'une analyse, mais du fruit d'observations. Comme le vocabulaire argotique familier, ce genre d'usages est moins remarquable parce qu'homophasique (= très adapté à certaines situations d'énonciation). Par conséquent, il varie considérablement d'une génération à l'autre, d'un groupe d'usagers à un autre, etc.

*Le Soleil* (Québec) et *Le Figaro* (France) confirme que la fréquence des formes réduites varie dans l'espace et dans le temps (tableau 1)<sup>6</sup>.

Tableau 1 : Proportion d'emploi des formes réduites *négo* et *resto* dans deux quotidiens francophones.

	<i>Le Soleil</i>			<i>Le Figaro</i>		
	1992–1993	2002–2003	2012–2013	1992–1993	2002–2003	2012–2013
<i>négo(s)</i>	184	174	180		1	1
<i> négociation(s)</i>	4 197	3 302	1 921		6 490	3 640
% formes réduites	4,38 %	5,27 %	9,37 %		0,02 %	0,03 %
<i>resto(s)</i>	65	377	476		122	95
<i> restaurant(s)</i>	1 832	1 983	2 465		3 337	2 988
% formes réduites	3,55 %	19,01 %	19,31 %		3,66 %	3,18 %

L'écart de proportion entre le quotidien québécois et le quotidien français pourrait être mis sur le compte d'une différence de régime normatif ; il reflète peut-être aussi un positionnement différent à l'égard du lectorat, qui se manifeste par une plus grande proximité (le *Soleil* s'adresse à un public plus large que celui du *Figaro*). Centré seulement sur les formes physiques, ce relevé ne permet toutefois pas de prendre la mesure de la variation sémantique des signes réduits à travers les communautés francophones. Le mot *bac*, par exemple, ne réfère pas au même diplôme suivant le système d'éducation en vigueur. Ce n'est qu'en accordant une place plus grande à la référence dans l'examen de processus sémiolinguistiques de ce genre que les facteurs de variation peuvent être analysés, notamment ceux qui déterminent :

- 1) le choix des signes à réduire (bien que tous les signes produits soient réductibles, tous ne le sont pas)<sup>7</sup> ;

6 Les corpus journalistiques ont été constitués à partir de la banque de textes Eureka. Chaque période analysée comprend deux années complètes. Les données du *Figaro* sont manquantes pour la première période.

7 Le point de vue que nous adoptons consiste à considérer que la façon dont les usagers conçoivent certaines réalités détermine leur choix de réduire ou non les

- 2) l'établissement des significations, c'est-à-dire l'abstraction et la systématisation des pratiques référentielles qui motivent la création de formes réduites.

Comme pour *bac*, l'association de différentes valeurs d'usage à une même forme peut imprimer sur le signe une variation sémantique. C'est le cas du mot *biblio*, qui en France (au moins) est utilisé pour référer à une bibliographie. Au Québec, *biblio* renvoie à la même réalité, mais il sert aussi à référer à une bibliothèque (cf. [F] *bibli*). On observe également au Québec une variation entre les deux signes réduits *bibli* et *biblio* pour faire référence à une bibliothèque (cf. *doc / docu* et *documentaire*)<sup>8</sup>. Une forme réduite peut aussi varier en genre à travers l'espace (cf. *vidéo*) ou à travers le temps (*rata*, issu de *ratatouille*, est devenu masculin). Dans certains cas, l'alternance en genre permet d'identifier une forme longue particulière (*redac* : *redacteur* ou *redaction*).

Les formes réduites « homonymes », c'est-à-dire identiques sur le plan physique bien qu'associées à des significations très différentes, sont le produit des circonstances référentielles. Ainsi, les mots *perfusion* et *performance* ont été réduits parallèlement en *perf* dans des domaines d'expérience indépendants. Le fait que cette forme soit utilisée dans des espaces référentiels distincts rend le risque de confusion très faible (voir Apothéloz 2002 : 123). Les ambiguïtés sont limitées par les habitudes référentielles propres à chaque domaine (cf. *aggl* relié à *agglomération* ou à *aggloméré*). A titre d'exemple, la grande majorité des 6 545 occurrences du syntagme *les radio(s)* relevées dans le forum Santé du site Doctissimo réfère à une réalité pertinente au domaine de la santé, en l'occurrence les radiographies (l'unité non réduite n'est

---

signes qui les expriment. Cela est en partie compatible avec l'hypothèse que fait Apothéloz (2002 : 124), selon laquelle la troncation ne porte pas sur un lexème, mais sur un usage de lexème. Toutefois, si le signe originel n'est transformé que dans l'une de ses valeurs particulières (l'un de ses usages sémantiques, Courbon 2012a), le résultat de cette transformation (en l'occurrence, une réduction) consiste dans la création d'un nouveau signe, autrement dit d'un nouveau lexème, formé différemment des autres sur le plan physique et sémantique.

8 George (1980 : 29) relève sept formes réduites (ou réduites et retransformées) à partir du mot *rendez-vous*.

employée que 166 fois dans ce corpus de 627 millions de vocables)<sup>9</sup>. La réduction de signes donne ainsi tout son sens à l'expression *comprendre à demi-mot*.

Dans certains cas, le sémantisme de la forme réduite peut s'émanciper de celui de la forme longue. *Chrono* prend notamment la signification de « chronomètre » (*chrono en main*), celle de « temps chronométré » (*réussir un bon chrono*) et celle de « course chronométrée » (*participer à un chrono*). En rangeant *chrono* sous l'entrée **chronomètre**, comme une abréviation de la seule signification instrumentale de ce mot, le *PR 2014* ne rend pas compte de la complexité sémantique du signe réduit. De façon générale, qu'une forme réduite soit le résultat du raccourcissement de signes différents n'empêche pas qu'elle puisse acquérir, par convergence de traits, une autarcie sémantique relative<sup>10</sup>. L'unité physique dispose à l'unification sémantique, notamment lorsque la forme résultant d'une réduction est déjà porteuse de sens. Le mot *rétro*, relié à *rétrograde*, *rétroprojecteur*, *rétrospective* ou encore *rétroviseur*, partage les traits [position par rapport à un repère spécifique] et [objet situé derrière, dans l'espace ou dans le temps]. Il peut par conséquent être (re) vu comme un seul et même signe... interprétable comme tel. Ce genre de resémiotisation invite à considérer l'autonomie sémantique relative des signes réduits, tout en incitant à se méfier d'un étiquetage en termes d'homonymie fondé sur un examen hâtif des seules formes longues (cf. le critère étymologique parfois employé pour se prononcer sur l'homonymie de deux unités)<sup>11</sup>. Un tel constat nous oblige à considérer les signes réduits comme des dénominations à part entière, et non, comme le propose Kerleroux (1997 : 168), comme de simples « variante[s] désignationnelle[s] ». Non seulement la « capacité référentielle » (*ibid.*) des unités apocopées est altérée, mais, si elle l'a été, c'est justement parce

9 Merci à Hugo Mailhot et Samuel Dion-Girardeau pour leur contribution à la constitution du corpus, clos en septembre 2013.

10 L'unification sémantique est renforcée par l'unité physique, qui – outre quelques traits caractéristiques, vecteurs de rapprochement sur le plan de la signification – donne l'impression que l'on a affaire à *un* signifié unique, donc à un seul et même signe.

11 Lambert (2013) aboutit à la même conclusion pour les sigles : certains d'entre eux s'autonomisent par rapport à leur forme source.

que les usagers ont ressenti le besoin d'exprimer une différence. L'altération du signe en marque le résultat.

Lorsque deux signes physiquement proches sont employés dans un domaine, les formes réduites qui en procèdent tendent à être créées en distribution complémentaire. Les mots *téléphone* et *télévision*, dans le domaine des télécommunications, ont conduit à la création de deux formes physiquement distinctes, *tél* et *télé*. Il en va de même de la forme réduite *auto(mobile)*. L'usage de cette forme, qui sature une place dans le micro-système lexical des moyens de locomotion, exerce une contrainte sur la réduction des mots *autobus* et *autocar* : le sens d'« autobus » ou d'« autocar » que pourrait prendre *auto* est inhibé par l'association de cette forme à une signification déterminée au sein du même paradigme sémantique. Cela pourrait expliquer que ces unités aient été réduites par aphérèse en français contemporain (*bus*, *car*)<sup>12</sup>. Les exemples de *télé* et *auto* illustrent l'effet structurant des relations lexicales sur la production de signes réduits (cf. aussi *pro* et *prof*). L'importance de ce genre de relations dans la formation lexicale ne doit toutefois pas occulter le rôle primordial que joue la référence dans la production des signes / de la signification.

### 3. La référence précède le sens : substrat référentiel de la réduction sémiotique

#### 3.1 Point de vue sur la référence

Dans une approche typiquement sémasiologique, la référence est vue comme un épiphénomène de la signification, qu'elle extérioriserait au gré des occasions. Cette conception néglige les processus référentiels qui déterminent le contenu des discours et motivent la formation des

---

12 La forme longue *omnibus* fait partie d'une connaissance métalinguistique. Elle n'a pas, au niveau lexical, la même efficacité sur *bus* que le mot *autobus*. L'influence de cette dernière unité est d'ordre phénodiachronique, en ce sens qu'elle peut passer, dans l'esprit de l'utilisateur, pour l'étymon synchronique du signe réduit.

signes. On distinguera ici la référence ponctuelle des habitudes référentielles qui l'orientent. La référence ponctuelle s'inscrit dans une situation d'énonciation. L'accumulation de références constitue des habitudes référentielles ; elles forment un *référentiel* (repérage). A l'instar de la notion d'imaginaire, qui consiste dans l'ensemble de ce qui peut être imaginé au sein d'une communauté, nous proposons le concept de référentiaire, pour parler de l'ensemble ouvert des représentations auxquelles les membres d'une communauté ont accès. Cet ensemble de représentations collectives sur lequel les sujets parlants fondent leurs discours sert de cadre de référence. Ce qui est « référenciable » l'est toujours par l'intermédiaire du fonds référentiel. La surreprésentation d'une forme sémiotique dans certains domaines référentiels est toujours *particulièrement* significative. L'acte de référence peut être décomposé dans les sept dimensions suivantes :

Tableau 2 : Les principales dimensions de la référence.

<i>dimension</i>	<i>objet</i>
1) ontique ou catégorielle	réalité formée conceptuellement, qui peut dans une certaine mesure être représentée
2) praxique	relation que l'énonciateur entretient avec cette réalité
3) téléique ou projective	but ou attentes qui motivent l'énonciateur
4) inter- ou infralexicale	lien établi entre le signe énoncé et d'autres formes linguistiques
5) réflexive ou autonymique	choix ou usage des signes
6) interpersonnelle	attention particulière accordée à la relation entre les coénonciateurs
7) autoreprésentationnelle	affichage d'une image de soi qui réponde aux attentes imposées par les énonciateurs ou à celles que l'énonciateur croit qu'ils ont

Ces dimensions ne sont ni linéaires, ni exclusives.

### 3.2 Empreintes référentielles dans la réduction de signes

Utiliser la forme réduite *pro* ne revient pas à dire, en plus court, la même chose qu'avec la forme longue *professionnel*. Le sens varie. Dire

*pro*, c'est aussi dire qu'on apprécie (dimension praxique de la référence), donc que l'on est en mesure d'apprécier (dimension autoreprésentationnelle) le professionnalisme (dimension catégorielle) ou, plus généralement, la valeur de quelque chose ou de quelqu'un (dimension interpersonnelle) relativement à une activité particulière. En caractérisant une réalité, l'énonciateur affiche sa position dans un système de valeurs. La référence « chaude » (de proximité, voire de connivence)<sup>13</sup> convoque dans le discours des réalités qui affectent. Elle implique le sujet. Porteuses de valeurs liées à la proximité exhibée, les réductions peuvent être utilisées pour montrer qu'on connaît un domaine (proximité cognitive), mais aussi qu'on fait partie des initiés (proximité affective). Elles fonctionnent comme des « emblèmes d'appartenance » (Apothéloz 2002 : 118). Ce procédé entraîne son lot d'imposture lexicale : en utilisant les mots d'un groupe dont il ne connaît les usages qu'en théorie, l'énonciateur peut afficher une appartenance qu'il n'a pas. Il peut aussi entretenir un certain snobisme. On va à une *réu(nion)*, on fait une *conf(é)rence*, on prépare sa *comm(unication)* et on écrit des *publi(cation)s* (ou des *pubs*, selon la région). L'accumulation de telles formes dans le discours d'une même personne crée un effet de sens. En affichant un rapport privilégié à telle ou telle réalité, elle donne d'elle une image décontractée, voire décomplexée. L'usage de certains mots dans les forums de discussion électroniques en témoigne. On relève par exemple plus de 10 000 occurrences de la forme *préso* (*préservatif*) dans les forums de Doctissimo. Dans les forums Vie pratique et Famille de ce site (527 millions de vocables), la forme réduite *ado(s)* est 3,5 fois plus fréquente que la forme longue *adolescent(e)(s)* (3 175 vs 903 occurrences).

Dans certaines situations, néanmoins, une réduction sémiotique peut être perçue comme une amputation outrageuse ou déplacée. Si l'on admet que les signes lexicaux se caractérisent notamment par la relation qu'ils entretiennent avec d'autres signes, on considèrera qu'au moment où un signe réduit est employé, une forme longue au moins est présente en filigrane (forme physiquement semblable la plus proche

---

13 Sur les mots de connivence, voir Bensimon-Choukroun (1991).

dans un paradigme dénominatif). Sous *télé*, il y a au moins un autre signe, l'allonyme *télévision*, et peut-être aussi *télévisuel* ou *télévisé* (ou même, dans d'autres contextes, *télescope*, etc.). La forme longue remplit pour le signe réduit une fonction étymologique d'autant plus perceptible que la portion résiduelle de la forme réduite comporte un ou des éléments de signification. On distinguera en cela la réduction cryptique (qui concerne notamment les sigles et les abréviations opaques) de la réduction manifeste (qui inclut la plupart des troncations, ainsi que certains acronymes dont la forme longue reste accessible). Les signes manifestement réduits comportent en eux la trace de la ou des formes dont ils tirent leur origine. Ce point de vue oblige à rejeter l'idée que présente Apothéloz (2002 : 117) :

Des mots comme *cinéma*, *auto*, *radio*, *maths*, *météo*, *télé*, *tram*, *gym* ou *photo*, bien que leur forme-source soit encore en usage, sont si fréquents qu'ils ne méritent plus vraiment d'être considérés comme des mots tronqués, sauf dans une perspective diachronique.

Les usagers se forgent une représentation des mots « vieux » ou « compliqués », qu'ils distinguent des usages actuels ou ordinaires. S'ils connaissent un signe réduit et sa source, lorsqu'ils choisissent une forme en discours, c'est à l'exclusion de l'autre. Cela produit un effet de valeur. L'aspect diachronique et plus largement l'aspect dia-lectal (ou « variationnel ») est essentiel aux relations interlexicales qui se nouent en discours. La saillance infralexicale de la forme source est d'autant plus vive que la forme réduite est moins présente dans le référentiel. À l'inverse, la présence de la forme longue renforce sa latence. L'association des unités latentes *automobile* ou *météorologie* aux unités réduites *auto* et *météo* est d'autant plus faible qu'elles sont employées dans des référentiels « froids » (administration, science ou technique). Lorsque la forme réduite prédomine dans l'usage, le rapport motivationnel entre forme courte et forme longue peut s'inverser, comme l'avait relevé Rey-Debove (1964 : 109) à propos du doublet lexical *métro* / *métropolitain* :

L'adjectif *métropolitain*, cantonné de nos jours dans l'expression *chemin de fer métropolitain*, se rencontre encore dans *réseau métropolitain* (sur les affiches de la R.A.T.P.) où il est probablement compris comme « du métro ».

Qu'un signe source soit perçu comme la forme développée du signe réduit qui en procède ne l'empêche toutefois pas de remplir une fonction différenciatrice sur le plan des normes d'usage.

## 4. Changer le monde en transformant les signes

### 4.1 Des signes qui se dédoublent

Si l'on admet que l'alternance entre une forme longue et une forme réduite résulte d'une transformation du signe originel (et non de son seul signifiant), on peut alors considérer que celles-ci constituent des doublets. Dans le cas où deux formes réduites coexistent (*asso / assoc'*, *ciné / cinéma*, etc.), on pourra parler de triplets. *Ciné* et *cinéma*, dont l'usage respectif varie à travers la francophonie<sup>14</sup>, sont encore reliés à l'adjectif *cinématographique* (son maintien dans quelques espaces énonciatifs entretient sa présence latente). En revanche, en dehors de la connaissance historico-lexicale, *cinématographe* a disparu<sup>15</sup>. Si la forme longue correspond à la racine du signe réduit, il y a alors variation sémiosémantique. À l'instar des (para)synonymes, la forme longue et la ou les formes réduites qui en découlent se trouvent distribuées dans l'usage d'une communauté selon les domaines, les espaces d'expression, mais aussi selon la sensibilité linguistique de chacun (le style incisif voire tranchant d'écrivains comme Céline peut transparaître dans la réduction de signes que jusqu'alors les usagers avaient gardés intacts, y compris à l'oral). La diversité des formes sémiotiques – en particulier celle qui implique le dédoublement et l'altération de formes lexicales – s'explique par la diversité considérable

---

14 D'expérience personnelle et de sondages que nous avons effectués, *ciné* semble beaucoup moins fréquent au Québec qu'en France.

15 On relève dans le forum Loisirs de Doctissimo (40 millions de vocables) 11 occurrences de *cinématographe(s)*, toujours pour parler de la réalité historique, 53 occurrences de *cinématographique(s)*, 537 de *ciné(s)* et 1 488 de *cinéma(s)*.

des expériences collectives (voire des visions individuelles, dans le cas de la littérature), qui varient selon les lieux, les centres d'intérêt, les pratiques culturelles et les systèmes de valeurs. C'est pourquoi l'une des formes-types (longue ou courte) peut n'être connue que d'un groupe particulier (p. ex., *culto*, réduction de *culturiste*, n'est pas panfrancophone).

La disparition de la forme longue au profit d'une forme réduite s'effectue progressivement, selon le nombre et l'influence des usagers qui pratiquent l'alternance lexicale. La forme longue peut avoir été conservée dans des espaces très circonscrits, tandis que la forme courte s'est généralisée dans l'usage. En considérant les dimensions de la référence, en particulier sa dimension interlexicale, nous faisons l'hypothèse que l'obsolescence d'usages particuliers d'un signe se corrèle à la disparition de la relation qu'il entretient avec d'autres formes<sup>16</sup>. L'autonomie relative de la forme réduite permet dans bien des cas d'accéder à sa signification sans avoir nécessairement identifié la forme longue correspondante. Le mot *psy*, dans un énoncé tel que *A-t-elle parlé à son psy ?*, pourrait être issu de *psychologue*, *psychiatre*, *psychanalyste*, *psychothérapeute* ou d'autres mots de la même famille (voir Apothéloz 2002 : 124). En fait, si l'on veut analyser le sémantisme de *psy*, la question de la correspondance stricte entre forme courte et forme développée crée un problème plutôt qu'elle n'apporte de solution. Nous présenterons deux cas de figure.

Cas 1 : l'énonciateur (Pierre) sait ou suppose que son interlocuteur sait qu'Anne consulte un psychanalyste, auquel cas la référence interlexicale est activée dans son esprit au moment où il pose la question *A-t-elle parlé à son psy ?* Tout en parlant d'un psy en particulier (référence catégorielle), il fait implicitement référence à un *psychanalyste*. En revanche, toute personne qui interprète sa question ne saisira pas nécessairement le substrat infralexical spécifique.

Cas 2 : Pierre a entendu parler d'un psy que fréquente son amie Anne, mais il ne sait quelle en est la spécialité. L'usage qu'il fait du mot

---

16 L'établissement de relations sémantiques est traité sous l'aspect de la synonymie dans Courbon (2012b).

*psy* est donc général. Dans ce cas, la référence catégorielle associée à *psy* supplante toute référence à un autre signe, que Pierre identifierait comme la forme longue. Dans les faits, la référence est d'autant plus riche que les ressources disponibles sont grandes (associations lexicales, connaissance de la situation ou de l'interlocuteur, expérience du domaine, historique conversationnel, etc.). Prendre en considération la référence dans sa complexité présente l'avantage de pouvoir saisir à la fois la variabilité des valeurs sémantiques des signes réduits et les valeurs socionormatives auxquelles s'associent leurs usages.

#### 4.2 *Petits noms en forme d'appropriation et réduction de la distance*

Qu'il s'agisse de diminutifs ou de réductions usuelles, la transformation des signes, par addition ou par soustraction de matière, repose sur les mêmes motifs. L'effet que produisent les transformations lexicales est le résultat indirect – par l'intermédiaire de l'altération physique – d'une source commune, de nature référentielle. Les critères (morpho)syntaxiques employés pour étudier des phénomènes de ce genre brouillent la donne sémantique. Ainsi, selon Kerleroux (1997, 1999), les « noms déverbaux à interprétation d'évènement complexe » seraient « inapocopables » (1999 : 87). Autrement dit, il ne serait absolument pas possible de réduire par apocope les noms issus de verbes qui renvoient à un procès dont l'actant principal doit être exprimé syntaxiquement. Selon cette règle, on n'aurait pas la possibilité de produire des énoncés comme *l'intro du lynx dans le Vercors*. Les faits viennent contredire ce jugement, puisque l'on trouve de nombreuses attestations de ce type d'énoncés :

- dans un forum d'aquariophiles, à propos de poissons (<<http://cichlide38.free.fr>>) :
  - « l'intro de mes « nouveaux » pensionnaires dans mon 450l »
  - « l'intro d'une espèce calme et de petite taille »
- dans un forum traitant du régime alimentaire des bébés :
  - « mon allergologue ne fait les tests qu'une fois que j'ai tenté l'intro des aliments. » (<<http://www.femmepourlavie.com>>)

Le même type de répartition est possible avec un mot comme *conso*, qui intègre des constructions lexicales telles que *prendre une conso* ou *la conso d'alcool a diminué*. La première construction renvoie certes à une réalité plus tangible, mais, bien qu'elle soit *globalement* plus fréquente, Google propose tout de même près de 130 000 résultats pour le seul syntagme *la conso d'alcool* (décembre 2013). Si les deux usages ne sont pas produits dans les mêmes espaces énonciatifs, les mêmes raisons motivent leur utilisation. Recourant aussi à un critère syntaxique, Mahler (1987 : 598) jugeait *\*Il est très intello* inacceptable. Le seul énoncé *Il est très intello* est attesté plus de 52 000 fois sur le Web à la fin de l'année 2013. Par ailleurs, les adverbes peuvent être réduits (*textuellement* ou *personnellement* sont devenus *texto* et *perso*), ce qui prouve que les limites entre les catégories grammaticales (du moins en ce qui concerne les plus référentiellement chargées d'entre elles) ne sont pas des barrières infranchissables, et que la réduction procède d'un principe plus fondamental d'appropriation du réel. A cause, d'une part, de leur morphologie saillante, et, d'autre part, du type de représentation sémantique plus abstraite qu'ils expriment, les emplois verbaux ont généralement, en français, moins de correspondants réduits que les emplois nominaux<sup>17</sup>. On rencontre malgré tout des réductions en emploi

---

17 Le fait que les attributs verbaux soient suffixés nuit sans doute à la flexibilité transcatégorielle, notamment dans les registres de langue plus conventionnels. Suivant un point de vue morphosyntaxique, Kerleroux (1997) met en parallèle des formes réduites par apocope et des formes issues d'une supposée « conversion déverbale ». Pour des raisons d'espace, nous avons pris le parti de ne traiter que de la partie lexicale de la signification. La partie grammatico-catégorielle, plus superficielle, relève des habitudes syntaxiques : ainsi, l'emploi plus ou moins fréquent de *perso* comme adverbe, comme adjectif, comme nom, etc. conduit à l'acceptabilité de son utilisation adverbiale, adjectivale ou substantivale (acceptabilité qui ne devrait jamais être déterminée qu'en contexte réel). Mais avant tout, ces types d'emploi grammaticaux sont essentiellement guidés par la teneur sémantico-lexicale du signe (en l'occurrence, *perso*). Hirtle (2009), dans sa critique de la notion de conversion déverbale (ou déadjectivale, dé... etc.), souligne que l'impression de passer d'un verbe à un nom, d'un nom à un verbe, d'un adjectif à un nom, etc. n'est qu'un effet épilinguistique, produit dans la conscience de l'usager, qui a pris l'habitude de n'être exposé à un signe que dans certaines positions discursives (suivant le type de rôle qu'il prend dans des phrases). Une étude des

verbal : *bigo(phoner)* (Groud et Serna 1996), *se faire / être baiz (se faire baiser / être baisé)*, *se faire cho(per)*, *s'écrapou(tir)*, *(se) tél(éphoner)*. Dans tous les cas, la teneur référentielle offre une certaine liberté de transformation sémiotique.

Forme physique du signe et forme configurationnelle de syntaxe peuvent renseigner le linguiste sur les motifs ayant présidé à la formation de signes réduits, mais voir dans l'une ou dans l'autre de ces résultantes un principe déterminant serait une erreur. Une tournure plus élaborée peut *refléter* au niveau de la phrase une prise de distance vis-à-vis des référents. Que ce soit sur le plan sémiotique ou sur le plan syntaxique, ce type de formation suit une tendance simple : plus un objet de référence est cognitivement ou perceptuellement concret, plus sa saisie est facile ; inversement, plus il est abstrait, plus sa saisie sera difficile. Si l'on ne réduit pas spontanément des mots comme *abâtardissement*, *gracieuseté* ou encore *Pluton*, ce n'est en fait que parce que notre référentiel ne nous y incite pas. Si les conditions référentielles s'y prêtent (c'est-à-dire si les sujets entretiennent une certaine familiarité avec ces réalités), la réduction sera perçue comme « naturelle » dans la mesure où elle répondra à un besoin dénomiatif. En choisissant de réduire la longueur d'un signe, le sujet accomplit un acte (il change la langue). Par cet acte, il affiche la proximité qu'il a avec le référent ou

---

faits de langue qui ne conçoit la dimension sémantique que comme condition et non comme motif ou comme raison d'être des signes court le risque de ne considérer ceux-ci qu'à travers leur apparence physique, en termes de soustraction de matière (des phonèmes sont enlevés) ou en termes de position dans une phrase canonique (l'habitude grammaticale d'employer un signe dans une catégorie de syntaxe spécifique). De notre point de vue, les milliers d'occurrences de *rétro* employé comme verbe que l'on relève sur la Toile (p. ex. « J'ai été rétro rapidement puis exclu ») n'indiquent rien d'autre qu'un emploi verbal du signe *rétro*, que l'on relie assez facilement (aujourd'hui) à la forme composite *retrograd+er*, typiquement utilisée comme verbe. Autrement dit, la réduction lexicale n'opère pas d'abord au niveau de la catégorie grammaticale (on ne réduit pas un verbe), mais au niveau du signe en tant qu'unité présyntaxique/prédiscursive (on réduit une – des ? – unité[s] sémiotique[s] qui dans certaines conditions discursives joue[nt] le rôle de verbe). Par ailleurs, ce type de réduction n'a rien d'exceptionnel.

réduit la distance qui l'en sépare. On nommera ce phénomène *iconicité sémioréférentielle*.

La possibilité qu'« offre » le lexique de transformer les signes est exploitée diversement selon les interactions assez complexes entre les besoins énonciatifs et les contraintes affectives / normatives. Les réductions participent d'un effet anthropique : on constate une tendance à réduire ce qui est appréhendé dans la réalité immédiate, c'est-à-dire des référents conceptuellement saisissables, dont les locuteurs peuvent parler et qu'ils sont aussi capables de s'appropriier mentalement. Il est en général difficile d'envisager de réduire des mots qui réfèrent à des réalités dont l'appréhension intellectuelle dérange ou qu'il est pénible de s'approprier : la réduction de *génocide* (?*géno*) ou de *Résistance* (?*Résis*) est beaucoup plus impliquante sur le plan personnel et interpersonnel que celle de *clim(atisation)* ou d'*écolog(iste)*. Ainsi, la réduction d'un signe exige du sujet qu'il se positionne comme agent vis-à-vis des réalités auxquelles il fait référence. L'usage du signe réduit *cata(strophe)* se trouve ainsi attaché à l'expression de réalités vis-à-vis desquelles le sujet parlant parvient à prendre une certaine distance. Il est plus difficile – mais non impossible – de référer en termes réduits à une « véritable » catastrophe (dramatique, traumatisante). Le cas échéant, l'emploi de la forme *cata* pourrait être mal perçu et celui qui l'énonce, soumis à un jugement moral négatif<sup>18</sup>. L'emploi antiphrastique de l'expression *C'est la cata !* procède de la dissonance entre dimension catégorielle (évoquant une dure réalité – « Une tragédie ! ») et dimension praxique (pointant vers une certaine proximité référentielle – « J'en ris ! »). Ces exemples quelque peu extrêmes témoignent du besoin de familiarisation que relèvent Groud et Serna (1996 : 1x)<sup>19</sup> :

la troncation rend familiers des termes sentis comme incompréhensibles et/ou hostiles (*cathé*[ter], *écho*[graphie], *méta*[stase], *muco*[viscides], *ortho*[phoniste], etc.).

18 Un sujet qui emploie *cata* pour parler d'une réalité qui l'affecte profondément peut toujours susciter l'empathie.

19 Qui font l'erreur d'inverser la cause et l'effet (poids du sémasiologisme, hérité de la pratique du commentaire de textes).

Antoine (1993 : 34) parle à ce sujet d'« apprivoisement » conceptuel : le dire (qui) rassure un peu (cf. *séropo[sitif]*). Que la proportion d'utilisation de signes réduits comme *parano* (*paranoïa* ou *paranoïaque*) et *schizo* (*schizophrène* ou *schizophrénie*) varie selon les espaces d'expression est révélateur d'une contrainte générique : en fonction du genre dans lequel il inscrit son discours, l'énonciateur pourra ou non laisser libre cours au besoin de se rapprocher lexicalement des référents. La fréquence d'utilisation des mots *parano* et *schizo* et des formes longues correspondantes dans trois quotidiens généralistes<sup>20</sup> et dans le forum Psychologie du site Doctissimo (800 millions de vocables) est présentée dans le tableau 2.

Tableau 3 : Examen comparatif des formes réduites *parano* et *schizo* et des formes longues correspondantes dans la presse générale et dans un forum électronique.

	presse générale						forum Psychologie
	M02	Dev02	Libé02	M12	Dev12	Libé12	(Doctissimo)
<i>schizo(s)</i>	2	1	15	1	2	9	16 687
<i>schizophrène(s)</i>	47	50	53	46	12	33	13 117
<i>schizophrénie(s)</i>	63	29	53	84	28	37	16 758
<i>parano(s)</i>	15	5	50	16	3	37	20 647
<i>paranoïa(s)</i>	66	41	55	82	29	58	7 032
<i>paranoïaque(s)</i>	65	36	74	73	26	50	5 352

Dans le forum, la proportion des formes réduites est soit équivalente (pour *schizo*), soit nettement supérieure à celle des formes longues correspondantes (pour *parano*). La proportion est toutefois bien moindre dans la presse générale. Le fait que *Libération* se démarque des deux autres quotidiens pourrait s'expliquer par la position moins normative de ce journal.

20 Le corpus de presse est composé de trois périodiques (*Le Devoir*, *Libération* et *Le Monde*), dont les articles ont été analysés pour les années 2002 et 2012 au complet. Merci à Kendall Vogh pour la compilation des données dans le cadre du projet FRQ-SC DiffLex.

### 4.3 L'étrange familiarité des signes réduits

Suivant l'hypothèse de l'iconicité sémiotique, la taille relative du signe calquerait la distance entre le sujet référant et l'objet de référence. Par conséquent, le signe réduit procède du référentiel « chaud » (proximité énonciative). La proximité avec l'objet de référence est autant affective que cognitive. En cela, réductions et diminutifs remplissent les mêmes fonctions. Si l'on connaît bien Gabriel, que l'on entretient avec lui une relation personnelle, et qu'il le permet, on peut alors l'appeler *Gab* (ou *Gabi*). On peut aussi l'appeler *Gab* à son insu. Le pouvoir du (petit) nom procure un sentiment de familiarité avec la personne (cf. l'usage répandu aujourd'hui d'appeler des personnages médiatiques par leur prénom)<sup>21</sup>. Cette même tendance s'observe dans la formation de raccourcis de toponymes, patronymes et autres noms de marques, d'établissements commerciaux, etc. Condition à remplir : que ces noms fassent partie de l'univers de référence en contact (référentiel « chaud », quelle que soit la forme que prend la médiatisation). En voici quelques exemples dans deux régions de la francophonie : *Gre*, *Riki*, *Sainté*, *Sherby*<sup>22</sup>, *Stras*, *Victo*, *la rue de la Ré*, *la Guille* et *les Négos*, en référence, respectivement, à Grenoble, Rimouski, Saint-Etienne, Sherbrooke, Strasbourg, Victoriaville, à la rue de la République, au quartier de la Guillotière et au Café des Négociants (à Lyon)<sup>23</sup>. Cette façon de créer des signes d'appropriation n'est pas propre au français : allemand *Stuggi* (*Stuttgart*), anglais *Brissy*, *Frisco*, *Philly* (*Brisbane*, *San Francisco*, *Philadelphia*), espagnol *Barna* (*Barcelona*), russe *Piter* (*Sankt-Piterbourg*)...

21 Concernant la taille des apocopes de prénoms en français, on pourra se reporter à Plénat et Solares Huerta (2006).

22 Merci aux étudiants de l'Université de Sherbrooke de m'avoir informé de ce petit nom familier.

23 Ces exemples reflètent de façon évidente un parcours référentiel. Qu'on le veuille ou non, il est impossible d'échapper aux habitudes qui, à travers les autres, se sont imposées à nous.

Si l'on prend en considération la dimension pratique de la référence, mais aussi ses dimensions interpersonnelle et autoreprésentationnelle, on se rend compte que les signes réduits ont une façon bien particulière de présenter et de positionner dans l'espace référentiel le sujet référant et les objets auxquels il réfère. Les différences lexico-combinatoires entre les formes réduites *intello* et *resto* et les formes correspondantes *intellectuel* et *restaurant* témoignent de ce positionnement référentiel (tableaux 3 et 4)<sup>24</sup>.

Tableau 4 : Combinaisons typiques des mots *intello* et *intellectuel* (Toile, mai 2013).

<i>intellectuel(le)</i> 10 560 000	<i>intello</i> 625 000	% <i>intello</i> 6 %
<i>gros(se) intellectuel(le)</i> 1 750	<i>gros(se) intello</i> 27 680	% <i>gros(se) intello</i> 1 582 %
<i>grand(e) intellectuel(le)</i> 564 500	<i>grand(e) intello</i> 127 750	% <i>grand(e) intello</i> 23 %
<i>un(e) sale intellectuel(le)</i> 81	<i>un(e) sale intello</i> 5 080	% <i>un(e) sale intello</i> 6 272 %

Selon les propos laissés sur la Toile, qui reflètent en partie l'ordinaire lexical, l'*intello* est plus souvent *gros* et *sale* que l'*intellectuel*, quel que soit son sexe (dans ce cas, proximité et « injuriabilité » vont de pair). En revanche, l'*intellectuel*, comme la longueur de son nom l'indique, tend à être en moyenne plus *grand* que l'*intello*.

Tableau 5 : Combinaisons typiques des mots *resto* et *restaurant* (Toile, mai 2013).

<i>restaurant</i> 1 040 000 000	<i>resto/restau</i> 321 000 000	% <i>resto/restau</i> 31 %
<i>grand restaurant</i> 1 100 000	<i>grand resto/restau</i> 32 000	% <i>grand resto/restau</i> 3 %
<i>petit restaurant</i> 1 100 000	<i>p(e)tit resto/restau</i> 1 760 000	% <i>p(e)tit resto/restau</i> 160 %
<i>restaurant sympa</i> 104 000	<i>resto/restau sympa</i> 253 000	% <i>resto/restau sympa</i> 243 %

24 Toutes les requêtes ont été effectuées sur les formes au singulier. Pour *intello* et *intellectuel*, les formes masculine et féminine ont été interrogées. Pour *resto*, seules les variantes graphiques *resto* et *restau* ont été considérées.

Le *resto* quant à lui a tendance à être beaucoup plus souvent *petit* et *sympa* que *grand* (au contraire du *restaurant*, qui est *grand*). La forme réduite semble inviter à percevoir les référents dans leur accessibilité : la proximité psychoaffective qu'implique la représentation référentielle correspondant au mot *resto* rend son appropriation plus facile que celle qui est associée au mot *restaurant*. On note des affinités entre formes réduites : *resto* se combine six fois plus souvent avec *sympa* qu'avec *sympathique*<sup>25</sup>.

L'explication de type fréquentiel qu'avance Apothéloz (2002 : 123) à propos des troncations est convaincante, mais insuffisante. La saillance référentielle, corrélée à l'identification des sujets à certains aspects du référentiel, joue un rôle primordial, en amont des signes. L'impression de familiarité associée aux formes réduites résulte de la proximité référentielle affichée. En disant *manip* plutôt que *manipulation*, l'énonciateur exprime dans le même temps sa connaissance d'un domaine référentiel où l'on fait des manipulations, et une certaine connivence avec son interlocuteur (« nous partageons le même langage »).

## 5. Conclusion

La manipulation physique des signes est d'abord le résultat d'un déplacement du point de vue énonciatif. Elle prend sa source dans l'expérience langagière de référence, qui détermine le sens des signes réduits. Leurs principales caractéristiques sont 1) l'impression de proximité affective/cognitive avec l'objet de référence, 2) la projection d'une certaine aisance dans le rapport avec ledit objet, et 3) l'établissement d'une forme de connivence avec un coénonciateur. Ces caractéristiques s'estompent à mesure que les usages de la forme courte se développent et que ses relations avec la forme longue s'estompent. De ce point de vue, l'économie matérielle est initialement un effet corollaire du choix dénomiatif qui s'offre aux usagers. La brièveté – lorsqu'elle est psychologiquement

25 On relève 41 000 occurrences de *resto/restau sympathique*.

tolérable – agit cependant comme renforçateur dans la diffusion des signes, version courte.

De Brunot (1927) à Nyckees (1998 : 113), les auteurs ont noté l'ampleur qu'a prise le phénomène de la réduction sémiotique. La tendance s'est même généralisée à la fin du XX<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>, comme le symptôme sémiotique d'un monde où les durées sont fractionnées, les informations fragmentées, où tout est susceptible d'être produit, reproduit et projeté presque instantanément dans l'univers des interprétables. Les signes linguistiques réduits sont formés à l'image de ce monde accéléré, traversé de réseaux, qui laisse une large place à la sensation et à l'immédiateté. Ils adoptent le rythme de l'éphémère et du labile. Peut-être la réduction sémiotique est-elle une façon de répondre à une certaine appréhension vis-à-vis de l'incommensurable masse de réalités qui occupe désormais notre espace. Peut-être que réduire les signes constitue un mécanisme de défense active qui, en impliquant les sujets, leur permet d'appréhender des parcelles de ce monde anxiogène. La réduction massive serait alors un moyen de se ménager une part de subjectivité agissante face au foisonnement de données à traiter. Seules des études plus approfondies permettront de vérifier si les réductions au niveau de la langue se situent effectivement dans le prolongement de ce mouvement global en direction du plus court.

Nous avons souligné l'importance de la référence dans la fabrication, l'intégration structurelle et l'utilisation de signes réduits. Suivant le point de vue proposé, les différentes dimensions de la référence jouent un rôle primordial dans la sémiotisation. Dire que le référentiel est tout sauf anecdotique, qu'il nous conditionne en tant que sujets de langue revient à réaffirmer l'influence de la réalité vécue sur la langue. La distribution sémantique que manifeste la réduction sémiotique montre que les représentations du monde prennent corps dans les signes, qui en retour imposent sur celui-ci une « vision » singulière. Paradoxalement, nous devenons les jouets des instruments que nous

---

26 Ce que remarquaient J. Rey-Debove et A. Rey dans l'édition de 1993 du *PR* (préface : xiv) : « Les dernières décennies ont été marquées, pour le vocabulaire, par un écourtement des formes qui s'étend et s'accélère dans tous les registres de la langue [...] ».

avons forgés pour appréhender la réalité : celle-ci n'est jamais qu'une partie de monde commun, saisie et tournée de la façon que nous le disons. Et c'est en deçà des signes, dans l'univers plus ou moins commun, plus ou moins divisé qui nous sert de cadre de référence que se trouve le fondement de cette orientation, dans laquelle nous sommes pris, et à laquelle il est très difficile de se soustraire. Les signes structurent en partie l'expérience référentielle, et la manipulation de leur forme matérielle, autrement dit leur transformation, est révélatrice de la capacité qu'ont les sujets de se ressaisir dans la langue. En opérant à la fois sur le visage du signe et sur la présentation de son référent, la réduction sémiotique dédouble ensemble la forme et le sens et instaure un rapport particulier entre la copie tronquée et l'original qui la sous-tend.

L'objectif principal de ce texte consistait à présenter une façon d'appréhender des unités souvent reléguées à la périphérie. Par conséquent, les résultats des analyses sur corpus n'ont pris ici qu'une valeur illustrative, dégageant par endroits quelques tendances chiffrées. Une étude approfondie devra être menée afin d'éprouver le modèle proposé. Ça et là, notamment en lexicologie, le lien entre la psychologie sociale et la sémantique a commencé à être tissé, mais pour l'essentiel le gros du travail reste à faire<sup>27</sup>.

## Références

### *Études et ressources métalinguistiques*

Antidote 8, 2013, Montréal : Druide informatique inc.

Antoine, F., 1993, « Les apocopés en [o] en français actuel : éléments de réflexion », *Le français moderne*, 61, 1, p. 28–36.

---

27 Je remercie ici les deux relecteurs anonymes, ainsi que Geneviève Bernard Barbeau, Samuel Dion-Girardeau, Gaétane Dostie, Walter Hirtle et Myriam Paquet-Gauthier pour les améliorations qu'ils ont contribué à apporter à cette dernière version du texte. Les erreurs théoriques ou formelles restent miennes.

- Apothéloz, D., 2002, *La construction du lexique français...*, Paris : Ophrys.
- Bensimon-Choukroun, G., 1991, « Les mots de connivence des jeunes en institution scolaire entre argot ubuesque et argot commun », *Langue française*, 90, p. 80–94.
- Brunot, F., 1927, *La pensée et la langue*, Paris : Masson.
- Courbon, B., 2012a, « Une réutilisation possible du concept d’usage en sémantique diachronique ? », in : J. Glikman *et al.* (éds), *Actes du colloque Coldoc 2007 : Le vocabulaire scientifique et technique en sciences du langage*, Paris : Université Paris X / MoDyCo, p. 102–128.
- Courbon, B., 2012b, « Intégration syntagmatique du sens lexical et établissement de rapports synonymiques », in : F. Berlan et G. Berthomieu (éds), *La synonymie*, Paris : Presses de l’Université Paris-Sorbonne, p. 329-341.
- Dubois, J. *et al.*, 2007, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris : Larousse, 2<sup>e</sup> éd.
- Frei, H., 1929, *Grammaire des fautes*, Paris : Geuthner.
- George, K.E.M., 1980, « L’apocope et l’aphérèse en français familier, populaire et argotique », *Le français moderne*, 48, 1, p. 16–37.
- Groud, C. et N. Serna, 1996, *De Abdom à Zoo. Regards sur la troncation en français contemporain*, Paris : Didier Erudition.
- Hirtle, W., 2009, « Wording or how access « got verbed » », *The LACUS forum*, 35, p. 45–56.
- Kerleroux, F., 1997, « L’apocope et les déverbaux », *Cahiers de grammaire*, 22, p. 155–186.
- Kerleroux, F., 1999, « Sur quelles bases opère l’apocope ? », in : D. Corbin *et al.* (éds), *Sillexicales*, 2, Lille : Presses du Septentrion, p. 95–106.
- Lambert, M., 2013, *Recherche sur les propriétés sémiotiques des sigles en français*, mémoire de maîtrise, Université Laval.
- Le Petit Robert 2014*, 2013 ; *Le Nouveau Petit Robert*, 1993, Paris : Le Robert (= PR dans le texte).
- Mahler, M.A., 1987, « Le phénomène de l’abréviation : une première approximation », *The French Review*, 60, 5, p. 592–603.

- Monnot, M., 1971, « Examen comparatif des tendances de syllabation dans les mots abrégés de l'anglais et du français », *Le français moderne*, 39, 3, p. 191–206.
- Neveu, F., 2004, *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris : Armand Colin, 2<sup>e</sup> éd.
- Nyckees, V., 1998, *La sémantique*, Paris : Belin.
- Plénat, M. et P. Solares Huerta, 2006, « *Domi, Seb, Flo* et toute la famille... », *Cahiers de grammaire*, 30, p. 339–357.
- Rey-Debove, J., 1964, « *Métropolitain et métro* », *Cahiers de lexicologie*, 5, 2, p. 101–109.
- Tournier, J. et N. Tournier, 2009, *Dictionnaire de lexicologie française*, Paris : Ellipses.

#### *Ressources électroniques*

- Doctissimo, site Web, <<http://www.doctissimo.fr>>, septembre 2013.
- Eureka, banque de textes journalistiques, <<http://www.eureka.cc>>, novembre 2013.
- Projet Babel, site Web, <<http://projetbabel.org>>, décembre 2013.